



HAL
open science

Cartographier l'Asie mineure. L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain, 1835-1895, “ Introduction ”

Ségolène Débarre

► To cite this version:

Ségolène Débarre. Cartographier l'Asie mineure. L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain, 1835-1895, “ Introduction ” . Cartographier l'Asie mineure. L'Orientalisme allemand à l'épreuve du terrain (1835-1895), 21, , 2016, Turcica, 978-90-429-3185-5. hal-01385438

HAL Id: hal-01385438

<https://hal.science/hal-01385438>

Submitted on 23 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Version éditée chez Peeters Publishers : <http://www.peeters-leuven.be/boekoverz.asp?nr=9808>
Peeters Publishers, Leuven, Collection Turcica 21, 2016, p. 1-17. ISBN: 978-90-429-3185-5

Cartographier l'Asie mineure.

L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain, 1835-1895.

Edward Said voyait dans l'orientalisme allemand un seul fantôme de cabinet: à rebours de cette conception, cet ouvrage montre qu'il se nourrit aussi d'expériences de terrain. Comment? Il redessine la toile des producteurs - concepteurs, réalisateurs, traducteurs, commanditaires - des cartes de l'Asie mineure publiées à Berlin au XIXe siècle. Apparaît alors une géographie savante transnationale: de Péra à la Wilhelmstrasse, de Trébizonde à Leipzig, de Smyrne à Paris, Londres, Saint-Petersbourg ou Vienne. Les producteurs autochtones et étrangers d'un savoir sur l'Empire ottoman circulent, se rencontrent et correspondent. La cartographie est au centre de l'attention des orientalistes savants, des hommes d'affaires et des militaires. C'est un sésame pour la philologie, l'archéologie, l'art de la guerre et le commerce. Entre 1835 et 1895, période que jalonnent les deux principales missions militaires envoyées par Berlin dans l'Empire ottoman, les intérêts stratégiques et académiques s'imbriquent et évoluent conjointement avec les projets militaires et civils ottomans. Rouage d'une histoire transimpériale, la cartographie de l'Asie mineure ne fut pas un simple vecteur d'un impérialisme allemand mais bien un outil au service de deux empires.

Mapping Asia Minor

German Orientalism in the field, 1835-1895

Edward Said claimed that nineteenth century German Orientalism conveyed a less real and tangible “Orient” – a rather bookish Orient -- than British and French Orientalisms did. In contrast to this conception, this book shows that German Orientalists did engage in concrete fieldwork. Drawing on the maps of Asia Minor that were published in Berlin between the 1830s and the 1890s, it brings to light the entire web of their producers, be they designers, draughtsmen, translators or patrons – thus delineating a transnational network of cartographic know-how. From Pera to the Wilhelmstrasse, from Trebizond to Leipzig, from Smyrna to Paris, London, St. Petersburg and Vienna, indigenous and foreign producers of knowledge about the Ottoman Empire travelled, met and interacted with each other. The task of mapping corralled philological, archeological, commercial and military skills. Maps were therefore a common ground which brought Orientalist scholars, businessmen, and army officers together. Between 1835 and 1895, a period punctuated by two major Berlin-sponsored official missions to the Ottoman Empire, strategic and academic interests critically overlapped in the German Empire; but military and civilian projects evolved in parallel on the Ottoman side. Maps of Asia Minor were therefore no mere tool of German imperialism in the Ottoman Empire: rather, they served as a tool for both empires. As such, they play a pivotal role in the writing of a transimperial history.

Die Vermessung Kleinasiens Der Deutsche Orientalismus im Feld, 1835-1895

Edward Said hat geltend gemacht, dass der deutsche Orientalismus des 19. Jahrhunderts als eine Art 'Orientalismus der Studierstuben' einen weniger realen und greifbaren 'Orient' vermittelt habe als die britischen und französischen Orientalismen. Entgegen dieser Auffassung zeigt dieses Buch auf, dass die deutschen Orientalisten unmittelbar mit ihren Studienbereichen in Berührung kamen. Das Buch widmet sich den zwischen 1830 und 1890 in Berlin publizierten Karten Kleinasiens. Von den Gestaltern über die Zeichner und Übersetzer bis zu den Auftraggebern nimmt das Buch jenes Netzwerk von Akteuren in den Blick, das an deren Entstehung beteiligt war und zeichnet so das Bild einer transnationalen Produktion von kartografischem Wissen. Zwischen Pera und der Wilhelmstraße, Trapezunt und Leipzig, Smyrna und Paris, London, St. Petersburg und Wien entwickelte sich durch Reisen, persönliche Zusammenkünfte und briefliche Korrespondenzen ein reger Austausch zwischen einheimischen und ausländischen Akteuren. Als Grundlage für philologische, archäologische, kommerzielle und militärische Unternehmungen stand die Kartographie im Zentrum des Interesses von Wissenschaftlern, Geschäftsleuten und dem Militär. Zwischen 1835 und 1895 – einem Zeitraum, der von zwei großen offiziellen und von Berlin finanzierten Militärmissionen ins Osmanische Reich gerahmt wird – verbanden sich strategische und akademische Interessen im Deutschen Reich mehr und mehr miteinander ; gleichzeitig wurden diese aber auch von militärischen und zivilen Projekte der osmanischen Seite beeinflusst. Bei genauer Analyse erweisen sich die Karten von Kleinasien daher nicht nur als ein Produkt des deutschen Imperialismus im Osmanischen Reich. Es wird vielmehr deutlich, dass sie von beiden Seiten als Werkzeug eingesetzt und das gemeinsame Terrain einer transimperialen Geschichte wurden.

Anadolu'yu haritalamak 1835-1895 yılları arasında Alman Şarkiyatının saha çalışması ile imtihanı

Edward Said, Fransız ve İngiliz geleneğine kıyasla, XIX. yüzyıl Alman Şarkiyatının daha soyut, daha az elle tutulur, kısacası çalışma odasında üretilmiş bir « Doğu » ile karşımıza çıktığını söyler. Bu görüşün aksine, işbu kitap, Almanların araştırma sahalarıyla somut şekilde yüzleştiklerini göstermektedir. 1830-1890 yılları arasında, Berlin'de yayımlanan Anadolu haritalarının hazırlanışında, tasarımcılardan yapımcılara, çevirmenlerden işverenlere, emeği geçenlerin arasındaki ağı yeniden kurarak coğrafya biliminin nasıl uluslar ötesi şekilde karşımıza çıktığını gözler önüne sermektedir: Pera'dan Wilhelmstrasse'ye, Trabzon'dan Leipzig'e, İzmir'den Paris, Londra, Sankt Peterburg ya da Viyana'ya Osmanlı İmparatorluğu hakkında bilgi üreten yerli ve yabancılar dolaşmış, birbirleriyle karşılaşmış ve fikir alışverişinde bulunmuşlardır. Dil bilimi, arkeoloji, savaş sanatı ve ticaret konuları için anahtar niteliğindeki haritacılık, şarkiyatçıların, iş adamlarının ve askerlerin dikkat odağında yer almıştır. Berlin'in maddi destek verdiği Osmanlı İmparatorluğu sınırlarındaki başlıca iki resmi görevin yürütüldüğü 1835-1895 yılları arasında, stratejik ve bilimsel çıkarlar, Alman saflarında birbiriyle örtüşüp kuvvetlenirken Osmanlıların askeri ve sivil projeleriyle de ortak bir seyir izlemiştir. Anadolu haritalarını yalnızca Osmanlı İmparatorluğu'ndaki bir Alman yayımlacılığı geci olarak değerlendirmek indirgeyici olacaktır: derinlemesine bir inceleme, söz konusu haritacılığın tek bir imparatorluğun değil, ikisinin de hizmetindeki bir araç olarak imparatorluklar ötesi bir tarihi çizmektedir.

CARTOGRAPHIER L'ASIE MINEURE

L'orientalisme allemand à l'épreuve du terrain (1835-1895)

INTRODUCTION

UNE CARTE EN QUÊTE D'AUTEURS

Raoul Vignerte, héros du roman *Koenigsmark* de Pierre Benoit, publié pour la première fois en 1918, arriva en Allemagne en 1913 en tant que précepteur du fils du grand-duc Frédéric de Lautenberg. Lors de sa visite du palais, il s'extasia sur le cabinet de travail du duc Joachim dont les murs étaient, « tapissés des cartes allemandes signées Kiepert, les meilleures¹ ». Émanant d'un roman à succès², cette affirmation reflétait l'immense renommée des cartes allemandes en France et plus particulièrement de celles des cartographes Kiepert père et fils associés, tel un label, sous un même nom, garant de qualité. Le *made in Germany* de la cartographie, promu par un Pierre Benoit anglophobe³, avait ses figures tutélaires et les Kiepert en faisaient partie.

Heinrich Kiepert (1818-1899), formé à l'université de Berlin auprès du géographe Carl Ritter (1779-1859) fut l'un des cartographes les plus prolifiques de la seconde moitié du XIXe siècle en Europe. Il commença son activité à la fin des années 1830 et réalisa des cartes jusqu'à sa mort, en 1899. Son œuvre fut poursuivie par son fils, Richard (1846-1915), qui assura une continuité des productions cartographiques jusqu'à la première guerre mondiale. Au sein d'une œuvre immense, les deux cartographes montrèrent un intérêt particulier pour l'Orient et notamment pour l'Anatolie. Les cartes successives consacrées à cette région du monde que leur éditeur berlinois, Dietrich Reimer, publia pendant plus de soixante ans, eurent un retentissement immédiat dans les États allemands, en Europe et dans le monde ottoman. Pour preuve, dès 1861, Adolphe Joanne et Émile Isambert, dans leur *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* – un guide touristique français qui faisait référence outre-Rhin⁴ et dans toute l'Europe –, estimaient que la première édition de la carte d'Asie Mineure d'Heinrich Kiepert⁵ était un « chef-d'œuvre indispensable au voyageur⁶ ».

Sous la plume du *Guide Joanne*, cette carte était donc une œuvre sinon *parfaite* du moins *remarquable en son genre*, permettant à son auteur d'être considéré comme maître dans son domaine ; sous celle de Pierre Benoit, les « cartes allemandes » « signées Kiepert » n'étaient rien de moins que

¹ Pierre BENOIT, *Koenigsmark*, 1934, p. 87.

² Grande réussite éditoriale, ce roman fut le premier titre de la collection du « Livre de Poche » en 1953.

³ Sur le barrésien et maurassien Pierre Benoit, cf. Edmond JOUVE, Gilbert PILLEUL, Charles SAINT-PROT (dir.), *Pierre Benoit, témoin de son temps. Actes du colloque organisé par l'Association des écrivains de langue française*, 1991.

⁴ Il n'y avait pas encore, à l'époque, de guide touristique en langue allemande qui couvrait le Proche-Orient. Le premier guide *Baedeker* (du nom de son auteur, Karl Baedeker, 1801-1859) consacré à l'Orient était centré sur la Syrie et la Palestine et ne parut qu'en 1875. Il fut suivi d'un volume sur l'Égypte, en 1877. Heinrich Kiepert fut chargé de réaliser une partie des cartes illustrant ces deux volumes.

⁵ Les voyageurs emportaient avec eux un format de voyage, c'est-à-dire une édition réduite de la carte de 1844, en deux feuillets pliables, collés sur toile : Heinrich KIEPERT, *Karte von Kleinasien*, 1/1 500 000, Berlin, Dietrich Reimer, 1854, en deux feuilles (ensemble : 81 cm x 45 cm), lithographiée en couleur.

⁶ Adolphe JOANNE, Émile ISAMBERT (dir.), *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, 1861, p. 21.

« les meilleures » : une référence absolue, donc, au-delà des fluctuations du goût⁷. Comment expliquer une telle pérennité ? Plus de cinquante ans séparent ces deux jugements. Dans l'intervalle, Heinrich Kiepert était décédé et les cartes estampillées du sceau patronymique étaient devenues « allemandes ». *Allemandes* ? La Prusse s'était en effet fondue dans un Empire depuis 1871, le *Deutsches Reich*⁸. Elle faisait auparavant partie de la Confédération germanique (*Deutscher Bund*, 1815-1866) puis avait été à l'initiative de la création de la Confédération d'Allemagne du Nord (*Norddeutscher Bund*, 1867-1871). Elle était par ailleurs membre, depuis 1834, de l'Union douanière allemande (*Deutscher Zollverein*). La période d'activité du cartographe Kiepert – des années 1830 aux années 1890 – correspond donc à un moment de construction territoriale et politique de la nation allemande.

Des relations de l'Allemagne avec l'Empire ottoman, l'histoire a principalement retenu l'affaire Schliemann, grand scandale archéologique des années 1870⁹, le succès de Carl Humann à Pergame en 1878, la visite de Guillaume II au sultan Abdülhamid II en 1898, la construction du chemin de fer de Bagdad¹⁰ au tournant du siècle, puis, plus tard, la fraternité d'armes (*Waffenbruderschaft*) entre les deux pays pendant la première guerre mondiale. L'historiographie des relations germano-turques, centrée sur les années 1878-1918¹¹ ou 1878-1933¹², minimise souvent l'importance des liens tissés entre les deux pays au cours de la première moitié du XIXe siècle. Pourtant, « [l]a revendication de l'Empire allemand d'obtenir sa « place au soleil » n'est pas arrivée tout à coup¹³ ». De la Prusse du *Vormärz* au Reich wilhelmien, dans quelle mesure la cartographie dite allemande de l'Anatolie a-t-elle contribué à cette revendication ? Ces cartes étaient-elles au service des intérêts d'une *patrie allemande* (*Deutsches Vaterland*)¹⁴ ? Si oui, de quelle manière et par quels moyens ?

⁷ Sur la notion de chef-d'œuvre, cf. Hans BELTING Arthur DANTO, Jean GALARD, Martina HANSMANN, Neil MACGREGOR et Matthias WASCHEK (dir.), *Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre ?*, 2000.

⁸ Un tableau chronologique synthétique est proposé à la fin de l'ouvrage.

⁹ Heinrich Schliemann (1822-1890) prétendait avoir trouvé le trésor de Priam à Troie en 1874. Accusé de vol par le gouvernement ottoman, il évita de justesse un procès et fit sortir de Turquie une partie des bijoux découverts. S'étant trompé dans la datation des objets retrouvés, il dut admettre son erreur et fut par la suite interdit de séjour dans l'Empire ottoman.

¹⁰ Le Chemin de fer de Bagdad (*Bagdadbahn*) est la voie ferrée réalisée à partir de 1903 sur une initiative et grâce à des capitaux allemands. Ce gigantesque projet est resté le symbole de la pénétration économique allemande dans l'Empire ottoman. Cf. Jonathan MCMURRAY, *Distant Ties : Germany, the Ottoman Empire, and the Construction of the Baghdad Railway*, 2001 ; Manfred PÖHL, *Von Stambul nach Bagdad. Die Geschichte einer berühmten Bagdadbahn*, 1999 ; Yaqub KARKAR, *Railway Development in the Ottoman Empire, 1856-1914*, 1972 ; Lothar RATHMANN, *Berlin-Bagdad. Die imperialistische Nabostpolitik des kaiserlichen Deutschlands*, 1962.

¹¹ Citons notamment Odile MOREAU, « Les ressources scientifiques de l'Occident au service de la modernisation de l'armée ottomane (fin XIXe – début XXe siècle) », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 101-102, 2003, p. 51-67 ; Mustafa GENCER, *Modernisierung und kulturelle Interaktion, Deutsch-türkische Beziehungen (1908-1918)*, 2002 ; Jonathan MCMURRAY, *op. cit.*, 2001 ; Friedrich SCHERER, *Adler und Halbmond. Bismarck und der Orient, 1878-1890*, 2001 ; İlber ORTAYLI, *Osmanlı İmparatorluğu'nda Alman Nüfuzu*, 1998 ; Burhan OGUZ, *Yüzyıllar Boyunca Alman Gerçeği ve Türkler*, 1983 ; Ulrich TRUMPENER, « German Officers in the Ottoman Empire 1880-1918, some comments on their Background, Functions and Accomplishments », in Jehuda WALLACH (dir.) *Germany and the Middle East 1835-1939*, 1975.

¹² Sabine MANGOLD, *Begrenzte Freundschaft. Deutschland und die Türkei 1918-1933*, 2013 ; Dorothee GUILLERMARRE-ACET, *Impérialisme et nationalisme. L'Allemagne, l'Empire ottoman et la Turquie (1908-1933)*, 2006 et 2009.

¹³ Suzanne ZANTOP, *Colonial fantasies : Conquest, Family and Nation in Precolonial Germany, 1770-1870*, 1997, p. 1 : « The German Empire's claim to its "place in the sun" did not come about all of a sudden [...] it was preceded by a long history of small-scale colonial ventures ». Cf. les travaux pionniers de Jehuda WALLACH (dir.), *op. cit.*, 1975 et les analyses de Suzanne MARCHAND, notamment *Down from Olympus. Archeology and philhellenism in Germany, 1750-1970*, 2003.

¹⁴ Sverker SÖRLIN souligne les problèmes de terminologie soulevés par cette question pour le XVIIIe siècle. Dans nos sources les termes de « nation (*Nation*) », « national (*national*) » et « patrie (*Vaterland*) » sont utilisés tout au long de la période. Cf. Sverker SÖRLIN, « National and international Aspects of cross-boundary Science : scientific Travel in the Version éditée chez Peeters Publishers : <http://www.peeters-leuven.be/boekoverz.asp?nr=9808> Peeters Publishers, Leuven, Collection Turcica 21, 2016, p. 1-17. ISBN: 978-90-429-3185-5

Pour Edward Saïd, les États germaniques n'eurent pas, dans les deux premiers tiers du XIXe siècle, d'ambitions impériales équivalentes à celles des puissances de l'époque, la Grande-Bretagne et la France. Cela était dû, selon lui, à l'absence des véritables États-nations dans l'espace germanique ainsi qu'à la dissociation entre une érudition orientaliste et un « intérêt *national* prolongé et durable en Orient » :

[...] À aucun moment pendant les deux premiers tiers du XIXe siècle, celle-ci [l'érudition allemande] n'a vu se développer une association étroite entre les orientalistes et un intérêt *national* prolongé, soutenu, en Orient¹⁵.

Les affirmations d'Edward Saïd sur l'orientalisme « allemand¹⁶ » ont été discutées et plusieurs auteurs ont montré la spécificité et l'ampleur de la renaissance orientale¹⁷ dans l'espace germanique ainsi que la diversité des orientalismes existants, en distinguant, en particulier, les courants autrichiens – qui jouèrent un rôle central dans la transmission de savoirs sur l'Orient en Europe – de ceux des États d'Allemagne du sud, comme la Bavière et du nord, comme la Prusse¹⁸. Selon la vision saïdienne, l'orientalisme « allemand » serait né d'un voyage sur le Rhin. Goethe (1749-1832), cherchant une lecture de voyage, s'était vu offrir par son éditeur Cotta, deux volumes de poésie persane que l'orientaliste autrichien Joseph von Hammer-Purgstall (1774-1856) venait de traduire. Le recueil du poète médiéval iranien Hafez marqua profondément l'écrivain qui s'en inspira pour écrire douze livres publiés entre 1819 et 1827 sous le titre de *Westöstlicher Divan*. Goethe compléta ses lectures par d'autres œuvres classiques de la poésie persane et des écrits d'orientalistes européens, mais jamais il ne voyagea dans l'Empire ottoman ni en Perse. Tout juste passa-t-il deux années de jeunesse en Italie (1786-1788) comme le voulait la mode de l'époque¹⁹.

18th Century », in Elisabeth CRAWFORD, Terry SHINN et Sverker SÖRLIN (dir.), *Denationalizing Science : The contexts of international scientific Practice*, 1992, p. 43-72.

¹⁵ Edward SAÏD, *Orientalism*, édition originale 1978, réédition 2003. Première traduction française 1997, réédition 2005, p. 32 : « [...] at no time in German scholarship during the first two-thirds of the nineteenth century could a close partnership have developed between Orientalists and a protracted, sustained *national* interest in the Orient ». Souligné dans le texte original.

¹⁶ Nous indiquons le terme entre guillemets car Edward Saïd l'utilise de manière imprécise, désignant tantôt l'Empire allemand de la fin du XIXe siècle, tantôt un espace *germanique* aux limites floues qu'il semble falloir comprendre comme l'ensemble des pays *germanophones*, Autriche puis Autriche-Hongrie comprises.

¹⁷ Terme emprunté à Raymond SCHWAB, *La renaissance orientale*, 1950.

¹⁸ Sans prétendre à l'exhaustivité, citons, Céline TRAUTMANN-WALLER, « Constantinopolis (1822) de Joseph von Hammer-Purgstall ou la capitale ottomane vue par un philologue autrichien », in Sophie BASCH, Pierre CHUVIN, Michel ESPAGNE, Nora ŞENI et Jean LECLANT (dir.), *L'orientalisme, les orientalistes et l'Empire Ottoman de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XX^e siècle*, 2011 ; Suzanne MARCHAND, *German orientalism in the Age of Empire : Religion, Race, and Scholarship*, 2009 et *op. cit.*, 2003 ; Pascale RABAULT-FEUERHAHN, *L'Archive des origines. Sanskrit, philologie, anthropologie dans l'Allemagne du XIXe siècle*, 2008 ; Sylvie GRIMM-HAMEN, Philippe ALEXANDRE (dir.), *L'Orient dans la culture allemande aux XVIIIe et XIXe siècles*, 2007 ; Malte FUHRMANN, *Der Traum vom deutschen Orient. Zwei deutsche Kolonien im Osmanischen Reich 1851-1918*, 2006 ; Sabine MANGOLD, *Eine « weltbürgerliche Wissenschaft » – die deutsche Orientalistik im 19. Jahrhundert*, 2004 ; Todd KONTJE, *German orientalism*, 2004.

¹⁹ La tradition du voyage éducatif existait pourtant dans l'espace germanique depuis le Moyen-Âge : le *Cavalierstour*, *Kavalierreise* ou *Junkerfahrt* étaient les termes consacrés pour désigner le voyage que les fils de la noblesse devaient entreprendre pour achever leur passage à l'âge adulte. Ce « Grand Tour » concernait autant l'Europe centrale que l'Italie et il s'était élargi, au tournant du XVIIIe et XIXe siècle, au Proche-Orient – en particulier à la Grèce, à l'Égypte, à la Palestine et à la côte égéenne de l'Anatolie. Sur ce « voyage éducatif » et son émergence en Europe, cf. Rainer BABEL, Werner PARAVICINI (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, 2005 ; Ana SIMOES, Ana CARNEIRO et Maria Paula de DIOGO (dir.), *Travels of Learning: A Geography of Science in Europe*, 2003.

La Prusse ne faisait certes pas partie, dans la première moitié du XIX^e siècle, des pays moteurs de l'exploration européenne, ni du tourisme²⁰ alors émergent sur les rives de la Méditerranée. Si l'Empire ottoman était, pour les « Allemands », le sujet « de poésies, d'œuvres d'imagination et même de romans », « à aucun moment », ajoutait Said, « il ne fut réel comme l'étaient l'Égypte et la Syrie pour Chateaubriand, Lane, Lamartine, Burton, Disraeli ou Nerval²¹ ». Les cartes de l'Anatolie des Kiepert n'étaient-elles donc qu'un « rêve de cabinet », une représentation à distance d'un territoire fantasmé ? En dehors des villes côtières fréquentées par les touristes et les hommes d'affaires, que connaissaient les Prussiens de l'Anatolie ?

Toujours dominée par le pouvoir ottoman, même de façon fragile et parfois menacée, l'Anatolie n'excitait pas autant de convoitises, en ce début de siècle, que les régions égyptienne ou balkanique²². Le littoral révélait certes des vestiges archéologiques que les Britanniques s'empressaient de recueillir, mais ce que l'on y trouvait n'était en rien comparable aux trésors des sites égyptiens²³ ou grecs. Une distinction s'opérait nettement dans la connaissance géographique que l'on avait de ce territoire entre les littoraux et les ports, synapses propices aux échanges et aux circulations, et l'intérieur de la péninsule, cette « nouvelle frontière » qui fit « du XIX^e siècle celui des explorateurs²⁴ ». On savait les espaces intérieurs peu peuplés et constitués de plateaux plutôt arides, interrompus seulement par quelques fleuves comme le Méandre, l'Halys, le Tigre et l'Euphrate, et des lacs dont on ignorait, certes, les positions exactes mais qui ne constituaient pas de *grands problèmes géographiques*. Ainsi, rapporte Fritz Mutschke, l'officier prussien Helmuth von Moltke s'était étonné, en 1841, de cette méconnaissance : « Il est étrange de constater à quel point l'intérieur d'une Asie Mineure pourtant si proche de l'Europe et si importante pour l'histoire de la civilisation est resté inconnu jusqu'à l'époque la plus récente²⁵ ». Il est peu probable que ce texte ait été écrit ainsi par Helmuth von Moltke en 1841 : à cette date, en effet, l'« intérieur de l'Asie Mineure » n'était pas perçu comme « si proche de l'Europe » – en tout cas de la Prusse – son « importance pour l'histoire de la civilisation » n'était pas acquise et surtout, il n'y avait rien d'« étonnant » à ce que la Prusse ne se soit pas engagée auparavant dans l'exploration de cet *hinterland*.

Dans les années 1830, la Prusse n'était qu'une puissance de second rang sur la scène internationale. Marquée par la défaite de 1806 contre Napoléon I^{er}, confinée par le système Metternich à un rôle secondaire, la voix de la Prusse portait peu en Europe et moins encore en Orient. Le prince Adalbert von Preußen (1811-1873), frère cadet du roi Frédéric-Guillaume III, avait bien alerté le gouvernement sur les faiblesses de la marine prussienne dans les années 1830 et averti de ses répercussions sur le développement commercial, politique et militaire de la Prusse

²⁰ Le terme « tourism » fut traduit de l'anglais en allemand pour la première fois dans les années 1800 mais ce n'est que dans les années 1830 que le mot « Tourismus » s'implanta véritablement en Allemagne et à partir de cette décennie que les voyages d'agrément des élites allemandes en Orient prirent leur essor.

²¹ Edward SAID, 2005, p. 32 : « Moreover, the German Orient was almost exclusively a scholarly, or at least a classical, Orient: it was made the subject of lyrics, fantasies, and even novels, but it was never actual, the way Egypt and Syria were actual for Chateaubriand, Lane, Lamartine, Burton, Disraeli, or Nerval ».

²² L'expédition de la France en Égypte (1798-1801) puis en Morée (1829-1831) font partie des grandes missions militaro-scientifiques menées sur les rives de la Méditerranée. Cf. Marie-Noëlle BOURGUET, Bernard LEPETIT, Daniel NORDMAN et Maroula SINARELLIS (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée, Égypte – Morée – Algérie*, 1998 ; Anne GODLEWSKA, *The Napoleonic Survey of Egypt : a Masterpiece of Cartographic Compilation and Early Nineteenth-Century Fieldwork*, 1988 ; Numa BROCC, « Les grandes missions scientifiques françaises au XIX^e siècle (Morée, Algérie, Mexique) et leurs travaux géographiques », *Revue d'histoire des sciences*, t. 34 n°3-4, 1981, p. 319-358.

²³ Avec l'expédition de la France en Égypte (1798-1801) en tête, le voyage touristique et savant de Freiherr von Minutoli en 1820-1821 permit à la Prusse d'acquérir des antiquités égyptiennes qui furent exposées dans un premier temps au château de Montbijou avant de constituer le premier fonds du Musée égyptien inauguré à Berlin en 1828.

²⁴ Gilles PALSKY, « Un monde fini, un monde couvert », in Isabelle POUTRIN (dir.), *Le XIX^e siècle. Science, politique et tradition*, 1995, p. 134.

²⁵ Helmuth von MOLTKE cité par Fritz MUTSCHKE, *Moltke als Geograph*, 1935, p. 16.

mais cette dernière n'avait pas encore les moyens de développer une flotte d'envergure, malgré son essor économique, stimulé par les perspectives d'union douanière entre les différents États allemands. Puissance fondamentalement terrestre au début du XIXe siècle, malgré les tentatives de Frédéric II (1712-1786) pour développer une marine militaire et commerciale, la faible capacité de la flotte prussienne limitait fortement les possibilités d'investissements économiques et politiques, partant sa capacité de projection à l'étranger, du point de vue militaire comme de celui des expéditions²⁶ ou voyages scientifiques organisés par l'État²⁷. La prééminence de l'Angleterre à l'époque en la matière se lisait tout particulièrement dans sa capacité de financement²⁸. Sans doute, la Prusse ne disposait pas d'autant de moyens mais est-ce à dire pour autant qu'elle n'accordait pas d'importance à l'exploration de l'Orient ?

Périphéries européennes : l'étranger proche

Si les termes d'*Asie Mineure* et d'*Anatolie* seront utilisés indifféremment dans cet ouvrage, nous n'oublions pas que ces terminologies ne sont pas neutres. Certes, géographiquement, les deux termes peuvent recouvrir des territoires équivalents²⁹, mais leurs connotations diffèrent : l'Anatolie, du pluriel grec *ἀνατολαί* qui désigne « le levant », « l'est », le « lieu où le soleil se lève », a été repris dans la terminologie ottomane et turque (*Anadolu*). Principalement utilisée dans les sources allemandes, la dénomination d'Asie Mineure (*Kleinasien* ou *Klein-Asien*) impliquait une projection de l'histoire antique sur le territoire ottoman au détriment d'éléments géographiques contemporains³⁰ et se centrait davantage sur la partie occidentale de la péninsule que sur sa partie orientale, la limite traditionnellement convoquée étant celle de l'Halys des Anciens (l'actuel Kızılırmak). La connaissance que l'on avait alors des régions situées plus à l'est, du Kurdistan et de la Mésopotamie notamment, était moins précise. Dans l'une des lettres qu'il écrivit de Turquie à sa mère, l'officier Helmuth von Moltke avouait ainsi n'avoir jamais su indiquer les sources de l'Euphrate dans ses cours de géographie tant elles lui paraissaient situées « plus loin que le bout du monde »³¹. Si les

²⁶ L' « expédition » se distingue du « voyage savant » par l'association de forces militaires et de compétences savantes civiles.

²⁷ Jusqu'au milieu du XIXe siècle, en effet, la Prusse ne disposait pratiquement d'aucune flotte en propre. Die Königlich-Preussische Asiatische Compagnie (La Compagnie asiatique royale de Prusse) chargée d'étendre le commerce de la Prusse en Chine, avait été créée en 1751. Elle perdura sous le nom de Société de Commerce maritime (1772) puis de Preussische Seehandlung. Cf. Heinz BURMESTER, *Weltumseglung unter preussischer Flagge. Die Königlich Preussische Seehandlung und ihre Schiffe*, 1988 ; Wolfgang RADTKE, *Die preussische Seehandlung zwischen Staat und Wirtschaft in der Frühphase der Industrialisierung*, 1981.

²⁸ Felix DRIVER, *Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire*, 2001.

²⁹ Maurice SARTRE, « Préface », in Hadrien BRU *et al.* (dir.), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires : regards actuels sur une péninsule*, 2009, p. 9 : « Qu'est-ce que l'Asie Mineure ? Qu'est-ce que l'Anatolie ? La seconde englobe-t-elle la première, ou faut-il les distinguer ? En cherchant dans les ouvrages de ses devanciers, on ne progresse guère, et le plus souvent la confusion s'accroît. En passant des travaux des historiens à ceux des géographes, la situation ne s'améliore guère non plus. Non, le salut ne viendra ni de la géographie physique, ni de la géographie humaine du monde contemporain. Reste comme seule solution que chacun donne la définition qui lui convient et veille ensuite à la cohérence de ses usages ».

³⁰ Si la tradition allemande donne l'avantage au terme de « Asie Mineure », elle se distingue en ce sens des traditions britannique et française. Cf. Stéphane LEBRETON, « Les mœurs des peuples, la géographie des régions, les opportunités des lieux ; Comment les Anciens se représentaient-ils l'Asie Mineure du Ve siècle avant notre ère au IVe s. de notre ère ? », in Hadrien BRU (dir.), *op. cit.*, 2009, p. 20 : « Il convient de remarquer que la distinction entre 'Asie Mineure' et 'Anatolie' peut paraître arbitraire dans la tradition occidentale pour nommer cet espace. En effet, la plupart des cartes européennes, en particulier les cartes françaises et anglaises du XVIe au XIXe siècle, ne fait pas de distinction entre les deux termes. Ceux-ci sont d'ailleurs utilisés indifféremment ». Sur ces dénominations, cf. Demetrius John GEOGARCAS, *The Names for the Asia Minor Peninsula and a register of surviving Anatolian pre-turkish placenames*, 1971.

³¹ Helmuth von MOLTKE, *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren 1835 bis 1839*, 1841, p. 298.

sources de l'Euphrate était *lointaines* pour Helmuth von Moltke, c'est qu'elles étaient au-delà de l'Halys et du Taurus, ces vieilles frontières des cosmogonies antiques qui marquaient la limite entre le civilisé et l'exotique, le familier et l'étranger, le monde grec et le monde barbare³².

Aucune *terra incognita* n'était une *tabula rasa* au regard des mythes, des projections et des fantasmes qu'elle éveillait ; l'image que se faisait alors l'Europe de l'Anatolie était en effet pétrie par les textes des auteurs antiques : Homère, Hérodote et Strabon étaient sans cesse convoqués pour localiser villes, fleuves et cours d'eau et dresser ainsi des cartes de ces contrées. Celles-ci étaient-elles seulement fondées sur la lecture d'auteurs antiques ? Faire, selon le projet kantien, de la géographie de *l'histoire dans l'espace* n'impliquait-il pas de se rendre sur les lieux de l'Antiquité³³ ?

Dans la pédagogie de Carl Ritter, professeur, nous l'avons dit, d'Heinrich Kiepert à l'université de Berlin, la carte devait soutenir « la vision [*die Anschauung*]³⁴ et faciliter l'orientation »³⁵. Les jugements exprimés par le *Guide Joanne* et par Pierre Benoit incitaient à penser ces deux qualités différentes de la cartographie. Voyons cela de plus près.

Pour Pierre Benoit, les cartes avaient fonction d'ornement : elles « tapissaient » les murs du cabinet de travail du duc Joachim, tel un motif qui se serait substitué au canevas de laine et de soie des tentures anciennes ou à la trame d'un papier peint. La carte était, dans le cabinet du duc, un outil de travail et sans doute aussi de rêveries et de méditation. Elle satisfaisait un plaisir scopique, la jouissance et l'orgueil que procure le surplomb³⁶. La position zénithale permet d'embrasser une image d'ensemble (*Totalbild*) soumise au regard contrôlant. Si la carte affichée dans le cabinet d'un homme politique répond au besoin de « voir pour dominer » (la posture d'Icare), n'entretient-elle pas également une *fiction de pouvoir* et une *illusion de savoir* ? Les cartes, parmi leurs nombreux *pouvoirs* tendent, comme l'a souligné John-Brian Harley, à « désocialiser les territoires qu'[elles] représentent en favorisant la notion d'espace socialement vide »³⁷. La question sous-jacente est celle du choix des représentations cartographiques et son corollaire, la *dépossession scopique* du territoire de l'Autre, de celui qui habite.

Pour le *Guide Joanne*, la valeur de la carte était mesurée à l'aune de son efficacité sur le terrain. Dans les mains des voyageurs, celle-ci était un fil d'Ariane au service du déplacement en territoire étranger – la figure, non plus d'Icare, mais de Thésée qui, dans le labyrinthe, se serait aidé des cartes pour s'orienter³⁸.

Des cartes puissantes ?

³² François HARTOG, *Le miroir d'Hérodote*, 1991 ; Stéphane LEBRETON, « Le Taurus en Asie Mineure : contenus et conséquences de représentations stéréotypées », *Revue d'histoire ancienne*, t. 107, n°2, 2005.

³³ L'analyse de la discipline géographique que nous proposons a été influencée par les travaux conduits par Michel Espagne et Michael Werner ; cf. Michel ESPAGNE, Michael WERNER (dir.), *Philologiques I – Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIXe siècle*, 1990 ; Michel ESPAGNE, Françoise LAGIER, Michael WERNER (dir.), *Philologiques II – Les maîtres de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, 1991.

³⁴ Soulignons la complexité du terme allemand *Anschauung* que nous traduisons ici par « vision » mais signifie autant « conception »

³⁵ Hanno BECK, *Carl Ritter, Genius der Geographie*, 1979, p. 104 : « Die Blätter des Atlases [...] sollen „die Anschauung“ unterstützen und die Orientierung erleichtern ».

³⁶ Michel de CERTEAU, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, 1990, p.140 : « Icare au-dessus de ces eaux, il peut ignorer les ruses de Dédale en des labyrinthes mobiles et sans fin. Son élévation le transfigure en voyeur. Elle le met à distance. Elle mue en un texte qu'on a devant soi, sous les yeux, le monde qui ensorcelait et dont on était « possédé ». Elle permet de le lire, d'être l'Œil solaire, un regard de dieu. Exaltation d'une pulsion scopique et gnostique. N'être que ce point voyant, c'est la fiction du savoir ».

³⁷ John-Brian HARLEY, « Cartes, savoir et pouvoir », in Peter GOULD et Antoine BAILLY (dir.), *Le pouvoir des cartes*, 1995, p. 51.

³⁸ Michel de CERTEAU, *op. cit.*, 1990, p. 140 : « Faudra-t-il ensuite retomber dans le sombre espace où circulent les foules qui, visibles d'en haut, en bas ne voient pas ? Chutes d'Icare ».

La supériorité supposée de l'entreprise cartographique européenne sur les formes de savoirs géographiques vernaculaires résulte de l'avantage comparatif que procure le *support* de la carte occidentale : c'est le modèle du *mobile immuable* proposé par Bruno Latour à partir du cas de l'expédition de Lapérouse (1785–1788) sur les côtes de la presqu'île de Sakhaline³⁹.

[...] L'esquisse dessinée sur le papier peut être transportée en Europe où elle sera intégrée à un vaste corpus de savoirs similaires et incorporée par les cartographes européens en une synthèse perpétuellement mise à jour⁴⁰.

Mobile, la carte l'est certainement : mais encore faut-il que l'« esquisse » puisse être transportée en Europe sans qu'aucune entrave ne soit mise à sa circulation. Or le document cartographique est, bien souvent, marqué du sceau du secret. Quant au caractère *immuable*, il postule que l'« esquisse » puisse voyager sans s'altérer : est-ce le cas ? Peut-elle être « intégrée » sans difficulté au « vaste corpus de savoirs similaires » des cartothèques européennes ? Ce faisant, elle devait permettre au « second voyageur européen » se rendant sur les lieux, muni d'une « carte précise », de se placer en situation de supériorité par rapport aux autochtones, dont il était alors en mesure de s'affranchir. À l'aune du cas des cartes des Kiepert, interrogeons les présupposés de ce *mobile immuable*. Cela implique de s'intéresser aux *lieux* concernés par la production cartographique et, partant, aux acteurs impliqués dans les différents espaces d'élaboration de la carte⁴¹. Comment les Kiepert ont-ils acquis un savoir *sur* l'Empire ottoman ? S'agissait-il de la cartographie *d'un* territoire étranger vu de l'extérieur ou bien d'une cartographie *en* terrain étranger ? Pour élaborer une carte de la péninsule anatolienne, pouvait-on s'appuyer sur des données autochtones ou bien fallait-il s'y rendre et si oui dans quel cadre ?

La représentation détaillée [d'un territoire] repose sur des travaux systématiques, réalisés par des cartographes professionnels, dans le cadre d'organismes officiels que contrôlent le plus souvent les autorités militaires⁴².

Le canevas géodésique réalisé par les États-majors supposait des hommes formés à la géométrie et au calcul trigonométrique, des instruments de mesure coûteux, une coordination rigoureuse et du temps, beaucoup de temps. Matthew Edney a bien montré, dans le cas des réalisations britanniques aux Indes, qu'une cartographie en territoire étranger nécessitait des moyens conséquents et coûtait cher, deux éléments qui ne pouvaient être justifiés que par un projet d'investissement à long terme dans une région du monde⁴³. La pratique cartographique nécessite

³⁹ Bruno Latour développait là certains arguments que Jack Goody avait exposés dans la *Raison graphique*. Cf. Bruno LATOUR, « Comment redistribuer le Grand Partage », *Revue de Synthèse*, n° 110, 1983, p. 203-236 : « À ce stade, le programme de l'anthropologie des sciences est très proche de celui de Goody [Jack GOODY, *La Raison graphique*, Paris, Minit, 1980] : le seul livre, à ma connaissance, qui soit capable de traiter constamment du Grand Partage sans y croire un instant et sans pourtant sombrer dans le relativisme. Sa solution à la relation entre capacités cognitives passe par la notion d'écriture. Il n'y a pas de différence de raison mais des différences multiples dans les techniques d'inscription et d'accumulation de toutes les raisons ».

⁴⁰ Isabelle SURUN, « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) », *Sociétés & Représentations*, vol. 1, n° 21, 2006a, p. 214.

⁴¹ Sur l'importance de la localisation des pratiques scientifiques, cf. Charles WITHERS, « Place and the “spatial turn” in Geography and in History », *Journal for the History of Ideas*, vol. 70, n° 4, 2009 ; Christian JACOB (dir.), *Lieux de savoir, Espaces et communautés*, tome 1, 2007 ; David LIVINGSTONE, *Putting Science in its Place*, 2003.

⁴² Gilles PALSKEY, *op. cit.* 1995, p. 140–141.

⁴³ Matthew EDNEY, *Mapping an Empire : The Geographical Construction of British India, 1765-1843*, 1997. Voir aussi Ian J. BARROW, *Making History, Drawing Territory: British Mapping in India, c. 1765-1905*, 2003 ; Kapil RAJ, *Relocating modern Science : Circulation and the Constitution of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, 2007 et Kapil RAJ, « La Version éditée chez Peeters Publishers : <http://www.peeters-leuven.be/boekoverz.asp?nr=9808> Peeters Publishers, Leuven, Collection Turcica 21, 2016, p. 1-17. ISBN: 978-90-429-3185-5

l'accumulation d'une masse considérable de données et de mesures qui proviennent de différents lieux, de différentes institutions et souvent, de différentes époques. Et les mesures doivent être nombreuses et répétées pour donner à la carte les plus grandes précision et exactitude possibles⁴⁴.

En matière de cartographie comme dans d'autres domaines scientifiques, la préséance et le prestige ont longtemps été réservés au travail de cabinet, c'est-à-dire à un travail intellectuel de conception et d'organisation des données collectées sur le terrain. L'attention portée au *voyage* a cependant permis de réviser ces dernières années la hiérarchie implicite entre un travail de cabinet conçu comme *intellectuel* et *créatif* et un travail dans l'atelier ou sur le terrain perçu comme un travail *manuel*, *passif* et *routinier*⁴⁵.

Les voyageurs, touristes et érudits, civils ou militaires apportaient des données aux savants allemands :

S'instruire soi-même à travers une expérience [*Anschauung*] et un examen personnel – écrivait, en 1824, Freiherr von Minutoli à son retour d'Égypte – était mon premier et mon plus cher but mais non moins sérieux était [mon] souhait de servir si possible les sciences par mon voyage⁴⁶.

Les voyages savants (*Wissenschaftliche Reise*) ou de recherche (*Forschungsreise*) se distinguaient à strictement parler des voyages *touristiques* en raison de l'implication de l'État (déclinée selon différentes modalités et différents degrés) dans la définition de leur mission. Cette implication créait en retour des attentes concrètes de la part des institutions engagées dans le dispositif (telles les universités, les écoles militaires, les musées ou encore les académies savantes) envers les voyageurs, ce dont ces derniers témoignaient en rendant compte de leur expérience par des productions textuelles et/ou cartographiques. Est-ce à dire in fine que ces cartes ont été élaborées sous la seule impulsion d'une politique scientifique (*Wissenschaftspolitik*) mise en place par l'État prussien à travers des dispositifs de financement aux voyages savants ?

La période d'activité du cartographe Heinrich Kiepert sur l'Anatolie est bornée par deux missions d'instruction militaire allemandes dans l'Empire ottoman : la première, celle d'Helmuth von Moltke (1800–1891) se déroula de 1836⁴⁷ à 1839. La seconde, dirigée par Colmar von der Goltz (1843–1916), eut lieu de 1883 à 1895. C'est certainement plus qu'une coïncidence. Mais n'allons pas trop vite en besogne. Heinrich Kiepert avait-il des liens avec les milieux militaires ? Ces militaires avaient-ils eu l'occasion de collecter des données cartographiques sur le territoire ottoman ? Autrement dit, avaient-ils pu faire *œuvre de science* pendant leur mission auprès de la Sublime Porte ?

construction de l'empire de la géographie. L'Odyssée des arpenteurs de Sa Très Gracieuse Majesté, la reine Victoria, en Asie centrale », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 52, n°5, 1997, p. 1153-1180.

⁴⁴ La notion de *précision* renvoie à la finesse du maillage territorial, celle d'*exactitude* à la représentation la plus proche de la réalité possible.

⁴⁵ Sur le renouvellement de l'analyse du voyage savant et des sciences de terrain, citons entre autres, Isabelle SURUN, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780–1880)*, 2003 ; David Philip MILLER et Peter Hanns REILL (dir.), *Visions of Empire: Voyages, Botany, and Representation of Nature*, 1996 ; Henrika KUKLICK et Robert E. KOHLER (dir.), *Science in the Field*, 1996 ; Claude BLANCKAERT (dir.), *Le terrain des sciences humaines. Instructions et enquêtes (XVIII^e-XX^e siècles)*, 1996.

⁴⁶ Citation extraite du récit de voyage que Freiherr von Minutoli publia à Berlin en 1824 sous le titre: *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon und nach Oberägypten*, p. 4 : « Selbstbelehrung durch eigene Anschauung und Untersuchung war mein erster und nächster Zweck; aber nicht weniger ernstlich der Wunsch, durch meine Reise, wo möglich, auch den Wissenschaften zu dienen. Sehr willkommen war es mir daher, als man von Seiten der hohen Staatsbehörde sich willig zeigte, mir einige Gelehrte und Künstler beizugesellen ».

⁴⁷ Helmuth von Moltke est arrivé en 1835 à Constantinople mais sa mission n'a officiellement commencé qu'au début de l'année 1836.

Version éditée chez Peeters Publishers : <http://www.peeters-leuven.be/boekoverz.asp?nr=9808>
Peeters Publishers, Leuven, Collection Turcica 21, 2016, p. 1-17. ISBN: 978-90-429-3185-5

Brouiller la dichotomie

La position de l'Empire ottoman perturbe la dichotomie trop évidente entre une Europe *impérialiste* et un « reste du monde » *subissant*⁴⁸. Critiquant le modèle diffusionniste proposé par Georges Basalla (1967) et celui du « centre de calcul » de Bruno Latour (1983), Kapil Raj invite, dans son travail sur la cartographie indo-britannique, à « perturber le schéma diffusionniste centre-périphérie et [à] brouiller la dichotomie »⁴⁹. Par conséquent, se pose la question de savoir comment et dans quelle mesure des acteurs ottomans eux-mêmes ont stimulé ou orienté l'activité cartographique prussienne puis allemande dans l'Empire ottoman. Jusqu'à quel point les cartes de Kiepert furent-elles un exemple de co-construction des savoirs géographiques ?

La cartographie *de et en* Anatolie s'inscrit au cœur d'une histoire des sciences et des techniques ottomane en pleine évolution au XIXe siècle. Celle-ci est en effet marquée par la volonté du gouvernement ottoman d'*adopter* et d'*adapter* les normes techniques et scientifiques en cours d'élaboration à l'époque en Europe⁵⁰. Les élites ottomanes effectuèrent notamment un important travail de traduction pour acquérir de nouvelles compétences scientifiques et s'assurèrent des services de cartographes étrangers. Pour qualifier le développement des sciences et techniques européennes dans l'Empire ottoman, Alberto Elena, à la suite de Rothenberg et Reingold, parle de l'émergence d'un « réseau de relations scientifiques polycentriques »⁵¹. Cette notion qui renvoie aux différents interlocuteurs étatiques de l'Empire ottoman, souligne aussi les différents niveaux d'interactions transnationaux qui ne se limitèrent pas à un seul niveau étatique : les relations scientifiques pouvaient en effet passer par le recrutement direct d'étrangers⁵².

Depuis le règne de Selim III (1789-1808), l'enseignement de la cartographie, de la topographie et de l'astronomie avait été mis au programme de l'École des Ingénieurs de la Marine (*Mühendishane-i Bahr-i Hümayun*) et de l'École des Ingénieurs géomètres (*Mühendishane-i Berri Hümayun*, dont les savoirs sont relatifs à la « terre » [*berri*] par opposition à ceux de la Marine [*bahr*]). La première offrait des enseignements de géographie et de cartographie, adaptés aux besoins de la marine impériale, à des élèves musulmans et chrétiens⁵³. Sous la direction de Hüseyin Rıfkı Tamânî

⁴⁸ Les travaux inscrits dans le prolongement de ceux d'Edward Said tendent à considérer les autochtones comme privés de capacité d'action ce que note Kapil RAJ, *op. cit.*, 2007, p. 229 : « Two opposing evaluations have emerged amongst these historians. In the wake of Edward Said, one set, including Cohn, Prakash, and Dirks, contend that indigenes were deprived of all agency in informants providing raw information to intellectually active Europeans who organized it according to their own modes of knowing. Arguing explicitly against this position, others like Irschick, Trautmann, and Wagoner contend that colonized South Asians played a determinant role in a dialogical process through which 'colonial knowledge' was constructed and even 'exercised greater dominance than did the British' in this process. »

⁴⁹ Kapil RAJ, *op. cit.*, 2007, p. 22 : « Disrupting the diffusionist center-periphery framework (and blurring the dichotomy) ». Kapil Raj en proposant de « changer l'objet d'étude d'une science considérée comme une accumulation de connaissances aux processus matériels, culturels et circulatoires impliqués dans sa conception et d'ouvrir ainsi à la complexité de cette diffusion ».

⁵⁰ Feza GÜNERGUN, Dhruv RAINA (dir.) *Science between Europe and Asia : Historical Studies on the Transmission, Adoption and Adaptation of Knowledge*, 2012 ; Kostas GAVROGLU *et al.*, « Science and Technology in the European Periphery. Historiographical Reflections », *History of Science*, 46, 2008, p. 153-175 ; Ekmeleddin İHSANOĞLU (dir.), *Science, technology and learning in the Ottoman Empire, Western influence, local institutions and the transfer of knowledge*, 2004 ; Ekmeleddin İHSANOĞLU, Ahmed DJEBBAR, Feza GÜNERGUN (dir.), *Science, Technology and Industry in the Ottoman World*, 2000.

⁵¹ Alberto ELENA, « Models of European scientific Expansion : the Ottoman Empire as a Source of Evidence », in Patrick PETITJEAN, Catherine JAMI et Anne-Marie MOULIN (dir.), *Science and Empires, Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, 1994, p. 261.

⁵² Darina MARTYKÁNOVÁ, *Reconstructing Ottoman Engineers. Archaeology of a profession (1789-1914)*, 2010.

⁵³ Cet enseignement rassemblait 41 personnes en 1805 (sur un total de 55) selon les calculs de Mustafa Kaçar qui incluent élèves salariés et professeurs. Cf. Mustafa KAÇAR, *Osmanlı Devleti'nde Bilim ve Eğitim Anlayışındaki Değişmeler ve Mühendishanelerin Kuruluşu*, Thèse de doctorat non publiée, université d'Istanbul, 1996.

(mort en 1817⁵⁴), un groupe d'élèves sélectionnés (*mülazım*), préparés pour devenir géomètres et enseignants, fut envoyé dans les provinces pour des missions relatives aux techniques militaires. Il leur fut demandé de réaliser une carte de chaque lieu où ils séjournèrent et de déposer celle-ci dans la bibliothèque de l'École à leur retour. L'objectif était d'atteindre une *archive cartographique* complète des territoires ottomans⁵⁵. À ce titre, la cartographie participait d'une « dynamique « réformatrice » si l'on entend par là le déploiement d'un processus de normalisation »⁵⁶. L'époque était aux mutations territoriales, tant d'un point de vue des redéfinitions frontalières que de l'évolution de la conception de l'État, de ses normes et de son administration⁵⁷. Les « réformes⁵⁸ » (*tanzimat*) engagées dans les années 1830⁵⁹ se traduisirent, entre autres, par la création de nouvelles circonscriptions juridiques et administratives (les règlements des « années 1864 ») et modifièrent la manière dont l'État ottoman exerçait son autorité sur ses sujets⁶⁰.

L'application des *tanzimat* en province procède bien d'une « centralisation », dont une multitude de signes de standardisation et d'uniformisation sont, dans les archives d'alors, la trace concrète : une « centralisation du savoir ». Nommer, délimiter, étalonner : telle pourrait être la devise de ce savoir dont les administrateurs provinciaux sont la cheville ouvrière⁶¹.

Dans quelle mesure la cartographie « allemande » de l'Anatolie participait-elle à ce processus de « mise en ordre⁶² » de l'État ottoman ? Dans quelle mesure cette entreprise cartographique contribua à la fois à la *transformation du regard* de la Prusse sur l'Empire ottoman, terre d'Islam et de Chrétienté, et de l'Empire ottoman lui-même *sur son propre territoire*. Voilà les questions auxquelles cet ouvrage tentera d'apporter des éléments de réponse

* * *

Les chapitres de l'ouvrage forment trois moments qui suivent chronologiquement les grandes étapes de l'activité cartographique d'Heinrich Kiepert sur l'Orient et illustrent un va-et-vient entre l'expérience de terrain et le travail de cabinet.

1. **Arpenter le terrain.** Les années 1830-1840 posent les jalons d'un savoir spécifique de la Prusse sur l'Anatolie. Deux événements, de nature différente, sont fondateurs : d'une part, une mission militaire allemande dans l'Empire ottoman, dirigée par Helmuth von Moltke (chapitre I) ; d'autre part un voyage savant organisé par la Prusse en Asie Mineure qui constitue la première expérience de terrain d'Heinrich Kiepert (chapitre II). Fascinés par la

⁵⁴ Ekmeleddin İHSANOĞLU, *Osmanlı coğrafya literatürü Tarihi (History of Geographical literature during the Ottoman Period)*, vol. I, 2000, p. 176-177.

⁵⁵ Mehmed ESAD, *Mir'ât-i Mübendishane-i Berrî-i Hümayûn*, p. 16 cité par Darina MARTYKANOVA, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁶ Marc AYMES, « Un Grand Progrès — sur le papier ». *Histoire provinciale des réformes ottomanes à Chypre au XIX^e siècle*, 2010, p. 211.

⁵⁷ Carter V. FINDLEY, *Bureaucratic Reform in the Ottoman Empire. The Sublime Porte 1789-1922*, 1980.

⁵⁸ Le terme de *tanzimat* signifie littéralement « réorganisations », mais « réformes » est la traduction consacrée. Il s'agit d'un « processus de réformes mis en œuvre à partir des années 1830 par le gouvernement ottoman dans le but d'améliorer l'efficacité de son appareil d'État, l'organisation de la conscription et de l'impôt. » Cf. « Tanzîmât » in P. BEARMAN, Th. BIANQUIS, C.E. BOSWORTH, E. van DONZEL, W.P. HEINRICHS (dir.), *Encyclopaedia of Islam*.

⁵⁹ Sur le terminus *a quo* et le terminus *ad quem* de ce processus de réformes, cf. Marc AYMES, *op. cit.*, 2010, p. 4-9.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 8.

⁶¹ *Ibid.*, p. 144.

⁶² *Ibid.*, p. 28 et suivantes.

campagne d'Égypte napoléonienne et les explorations britanniques, les voyageurs prussiens ne partaient pas sur le terrain sans modèles. Mais de quels moyens disposaient-ils ? Quelles étaient les attentes de l'État prussien vis-à-vis de ces voyageurs tant civils que militaires ? Comment les données furent-elles collectées et mises en commun ?

2. **Une géographie militante.** Dans les années 1840 et 1850, ces données sont mises en forme à Berlin contribuant à l'élaboration d'un *discours géographique* sur l'Orient entre 1842 – date du retour de Kiepert à Berlin – et 1859 – date de la publication du second volume sur l'Asie Mineure de Carl Ritter. L'objectif est d'interroger la construction des cartes, les « opérations dont elles [sont] les effets »⁶³, ainsi que les usages et les pratiques qui leur sont associées (chapitre III). Si la constitution d'un Empire était avant tout, comme l'écrivait Edward Said, un « projet géographique »⁶⁴, l'analyse des travaux cartographiques allemands *sur et en* Anatolie permet d'éclairer la manière dont les géographes prussiens – en premier lieu Carl Ritter – se projetaient sur le territoire ottoman (chapitre IV).
3. **Un outil pour deux empires ?** Des années 1860 aux années 1890, les Kiepert poursuivent leur travail sur l'Anatolie. L'actualisation des cartes est rendue possible par la mise en place d'un réseau durable de correspondants dans l'Empire ottoman ainsi que par une réflexion sur l'organisation de la connaissance à distance⁶⁵ (chapitre V). Les transformations de la cartographie militaire ottomane ainsi que la présence d'une nouvelle mission militaire allemande à Constantinople font évoluer ce dispositif exploratoire : les besoins de la pénétration économique allemande tout comme les transformations de l'appareil administratif ottoman engendrent de nouveaux besoins qui infléchissent l'approche cartographique dans les dernières décennies du siècle (chapitre VI).

⁶³ Michel de CERTEAU, *op. cit.*, 1990, p. 179. La focale portée sur les aspects concrets de la production matérielle a émergé dans les années 1960 au sein des études consacrées à la production de livres: elle s'étend aujourd'hui à l'histoire des sciences et des technologies. Cf. David EDGERTON, « From innovation to use : Ten (eclectic) theses on the history of technology », *History and Technology*, 16, II, 1999, p. 111-136.

⁶⁴ Edward SAID, *op. cit.*, 2005.

⁶⁵ La notion de « distance » a son importance : elle apparaît en effet centrale dans les définitions de l'impérialisme et du colonialisme dont nous pouvons retenir celles d'Edward Said, *Culture and Imperialism*, 1994, p. 9 : « As I shall be using the term, 'imperialism' means the practice, the theory, and the attitudes of a dominating metropolitan center ruling a distant territory ; 'colonialism', which is almost always a consequence of imperialism, is the implanting of settlements on distant territory ».